

## Charlotte Beaudry : Garçon

*Il faut évidemment qu'il y ait du plaisir dans la création, la contemplation et la possession d'une peinture.  
Mais il doit aussi y avoir un défi, une nécessité d'interroger la signification potentielle que prend l'oeuvre dans le monde.  
Tony Godfrey*

Pour sa deuxième exposition à la galerie Yoko Uhoda, Charlotte Beaudry approfondit son univers plastique : un univers singulier, toujours plus riche, toujours plus réfléchi, nourri de pop, de surréalisme, de conceptuel. Un monde où peinture et sculpture se rencontrent, où images et formes sont à la fois indices et questions, pistes et brouillages, jeux et trompe-l'oeil de, par et à propos du genre.

Chose bien étrange que la féminité et sa représentation. Chose ambiguë et ténue, basée sur des riens : des vêtements, des chaussures, des poils, une émotion, un ressenti.

La peinture quasi abstraite de Charlotte Beaudry, faite de formes géométriques et de tons gris, évoque quelque chose sur le point d'éclater, à moins qu'il ne l'ait déjà fait, transmettant autant la sérénité que la violence. Ces éclats se retrouvent parmi les petites porcelaines de l'installation d'à côté, ou accrochées sur une toile. D'autres pièces de porcelaine nous ramènent au monde sous-marin, à ses coraux aux formes sensuelles et sexuelles. L'installation a été pensée pour être traversée, comme dans un rite de passage à la vie adulte, pour y entendre le son des porcelaines quand elles s'entrechoquent.

De la quasi abstraction à la fausse figuration, il n'y a qu'un pas, une grande et belle semelle bleue, celle d'une chaussure de l'artiste, un champ de couleur, une image presque photo-réaliste, le faux accident de travail, les gouttes que nous rappellent que c'est une peinture et un touche d'humour : les numéros au centre n'indiquent pas la peinture, mais les mesures du tableau. Un autoportrait en quelque sorte et, bien sûr, une revendication du travail artistique. Et puis les hanches comprimées dans le jean, arborant à la taille des fragments de porcelaine, des trophées, compensant la frontalité quasi minimaliste de l'image et affirmant le sentiment de liberté du corps. Et puis la robe, peut-être une seconde peau, peut-être une peau de sirène, peut-être la peau d'un de ces êtres qui symbolisent le désir et le danger de la beauté, issus d'un autre monde, tissés d'identités sexuelles différentes, inconnues.

À y regarder de trop près, on risque de s'y perdre. Au microscope, sous la loupe, les signes s'embrouillent et les poils poussent comme l'herbe folle. Jeux de masques et d'apparences ? De quoi le poil est-il le symptôme ? Désertification des corps femelles, exubérance des corps mâles aux barbes de patriarche. Jeux d'apparences et de masques, comme les masques de gorille des Guerrilla Girls, la « Chemise de Nuit » de Jana Sterbak ou les femmes barbues du cirque. Pourtant, ici, les corps poilus sont sexués, comme nous montrent trois petits tableaux, de loin, de belles arabesques, mais de près, des sexes féminins cachés derrière une toison comme un panache. Masques ou sculptures, étranges, mais belles.

La dimension érotique reste implicite, très éloignée de toute forme de spectacle débordien, en filigrane. Car au premier plan, c'est la peinture. Le geste, la réflexion de la peinture. Du pinceau, encore des poils au bout d'une tige, si on y pense, comme dans ces paysages de tiges émergeant d'un champ enneigé ; des arabesques dans des champs de couleurs ; des queues de renard ; des masques aux formes extraterrestres ou microscopiques. Si la peinture se donne à voir, c'est pour mieux fermer les yeux et ainsi mieux voir, mieux sentir, mieux réfléchir. La peinture est un miroir sans tain.

*Genaro Marco, 2017*

*Charlotte Beaudry "Garçon", Yoko Uhoda Gallery, Liège*